

...en finir (avec la poésie)

Après trois livres de poèmes – «Qualunque sia il nome» (2003, Casagrande; version françaises par Mathilde Vischer, 2010, En bas), «Strade bianche» (2013, Interlinea), «Sequenze» –, j’ai décidé d’arrêter toute écriture poétique. On dit adieu à la poésie comme on dit adieu aux armes, à la jeunesse, au grand amour de sa vie, et les raisons sont toujours complexes et certainement tordues (et jamais peut-être définitives). Dans mon cas : un trop-plein d’épanchement autobiographique, l’allergie pour un certain milieu de poètes (et le fait de se considérer soi-même immodestement un «poète»), l’impression de ne plus jamais pouvoir atteindre l’intensité du premier livre et du regard hardi qu’il posait sur le monde.

Heureux parmi les personnages de mes romans (qui m’offrent à la fois le miroir de préoccupations profondes et la liberté d’inventer la réalité), je continue de lire passionnément la poésie, comme un acte de résistance à l’usage mou des mots, à l’impératif communicationnel. Je ne voudrais pas que mon adieu – personnel et égotique – soit un geste macabre d’antipoésie. C’est tout à fait personnel.

Les poèmes sont tirés de la dernière partie – la neuvième – du livre «Sequenze/Séquences» (bilingue et inédit).

Pioggia dell'ultima decade d'agosto,
ancora un grosso ragno
nell'ombra fresca di un muro,
essere piccolo in fuga, occhi di tenebra.

Tu hai detto: corpo di sale
e non sapevi che feriva,
hai detto corpo di latte
e il suo respiro covava il riflusso
della violenza dei padri.

Hai amato,
ma ancora prima dell'autunno
il ragno era uscito dalla tana,
col suo muso di giallo disincanto.

Notte d'un nero solcato da spaventi,
il greto percosso dalla pioggia,
un letto nuovo, più chiaro in cui la nuova
solitudine si popola d'un assillo
diverso, più lento, fluire.

Egli era invece: corpo di dolore,
fiamma carnale senza volto né amore,
e il colore degli occhi mentiva;
l'anima limpida ma i gesti sbagliati,
l'oro ostruiva il suo palato.

Pluie de la dernière décade du mois d'août,
à nouveau l'araignée
dans l'ombre fraîche du mur,
petite chose en fuite, yeux de ténèbres.

Tu as dit: un corps de sel
et tu ne savais pas qu'il blessait,
tu as dit un corps de lait
et son souffle couvrait le relent
de la violence des pères.

Tu as aimé,
mais avant l'automne
l'araignée est sortie de sa tanière,
avec son museau jaune de dépit.

Nuit d'un noir traversé par les frayeurs,
la grève fouettée par la pluie,
un nouveau lit, plus clair dans ta nouvelle
vie peuplée d'une hantise différente,
lente, fluide.

Il était au contraire: corps de douleur,
cendre charnelle sans visage ni amour,
et la couleur de ses yeux mensongère;
l'âme limpide mais les gestes carrément faux,
de l'or bouchait sa bouche.

Dura ancora: ma a poco a poco si allontana,
ti solcano brividi nuovi che cercano nuova
pelle e voce. Chi ha pace nelle mani
e carezze in luogo di fiamma
ti siede accanto. E guardate la pioggia.

Pioggia dei primi giorni di settembre,
da un temporale ci siamo riparati
per aspettare che passasse ed ora è notte
e la pioggia non smette, rimbalza, ricorda
che l'autunno è alle porte
e le braccia abbronzate e il collo chino
fremono adesso nel silenzio. Tu.

Lentamente lungo la valle
sale l'ultimo isolato e pigro banco
di nebbia, lecca i prati.

Vento freddo, vento di luce,
passi quieti,
nella gola come un canto ma non serve

che si levi contorcendosi, è posato
in ogni piega di questo riposo,
mattutino e solenne.
Tace il canto.

Cela dure: mais s'éloigne peu à peu,
te traversent des frissons qui cherchent une nouvelle
voix de peau. Celui qui tient la paix dans ses mains
et des flammes de caresses
est assis à tes côtés. Vous regardez la pluie.

C'est la pluie du nouveau septembre,
nous avons attendu que l'orage cesse,
la nuit est noire
et la pluie n'arrête pas, rebondit, nous rappelle
que l'automne est imminent
et les bras tannés et la tête basse
frémissent maintenant dans le silence. Toi.

Doucement dans la vallée
le dernier pan de brouillard monte mollement
lèche les prés.

Vent froid, vent de lumière,
pas feutrés,
dans la poitrine un chant mais inutile

de le dresser vers l'horizon, car il gît
dans chaque pli de ce repos
matinal et solennel.
Le chant se tait.

I

Questo corpo che manca avresti potuto
toccare
e per secoli poi
allungare le mani
Indietro! Indietro!
Fantasmi di tanta negazione
se accanto alla luce dell'alba
trovi un corpo
per questo scrivi?
Il possibile di quella presenza
non si trova già più nelle parole
giacché solo la mano che cancella
sa carezzare.

I

Ce corps qui manque tu aurais pu
le toucher
pendant des siècles alors
tendre les mains
Loin ! Loin !
Fantômes de vaste négation
si à côté de l'aube
tu trouves un corps
est-ce une raison d'écrire ?
Le choix de cette présence
n'est plus dans les paroles,
puisque seule la main qui efface
sait caresser.

II

La parola corpus
totalità
come scelta di oggetti
assemblati
precipita.

II

Le mot corpus
jonction
choix d'objets
assemblés
précipite.

III

Ma a quale punto
e scatto
l'alterità si farà largo
se è già così penoso
concepire se stessi
in questa lingua
bocca che parla
buio

III

Mais à quel point
quel déclic
l'altérité se fraiera un chemin
s'il est si pénible
de se concevoir
dans cette langue
bouche qui parle
bleu

IV

E poi d'improvviso
uno scoppio
o qualcosa che spilla
e senza dolore
decide
di stare al mondo.
Decide!

IV

Craquement
soudain
ou quelque chose qui sourd
et sans douleur décide
d'être au monde.
Décide!

Liberato troppo tardi
perché il corpo desse parole
di assoluta semplicità e visi veri
travestiti di vero
e che ora danzano teneri con le ferite
nel sole basso della sera
ora che dici ora
e non stai più
dalla parte di poeti & professori
per bisogno di amore e di fratello
spregevole fratello
ora che stai con le puttane
e cambi sesso e nome se occorre
pur di amarti & vibrare & non torturarti
più, coi sassi nelle scarpe,
e hai gli occhi asciutti e le mani in pianto
e così calme nel tramonto, ora:
il libro, come scriverlo, concluderlo?
E come fingere e dividere
l'inutile dall'utile
il buon verso dal ciarpame
che pure fa battere il cuore – banale? –
l'ambiguità a cui abbiamo diritto
al di là della politica

Libéré trop tard
pour que le corps livre sa simple
parole et des visages
grimés de vrai
ils dansent avec les blessures
dans le soleil du soir
maintenant tu dis maintenant
et tu n'es plus
avec les bons poètes & professeurs
pour ton désir d'amour et de ton frère
ignoble frère
maintenant que tu vis avec les putes
tu changes de sexe de nom s'il le faut
pourvu que ton amour & vibration & pas de torture,
des cailloux dans les godasses,
et tu as les yeux secs et les mains qui pleurent
et si calmes au soleil couchant, maintenant :
le livre comment l'écrire, le terminer ?
Comment feindre, départager
l'utile et l'inutile
le beau vers et la pacotille
qui pourtant frappe au cœur – banal ? –
l'ambiguïté à laquelle nous avons droit
au-delà de la politique

Ma adesso andatevene
zanzare del ti capisco del capiamoci insieme
ora un vento di gioia
o un orgasmo
lasciatemi andare
non chiedo moltissimo
e neppure di tacere
solo una mano ancora più leggera
un corpo più vero
e qualche storia per sentirci meno soli
che ne dite?

Partez maintenant
moustiques du je te comprends et du comprenons-nous
vient le vent de joie
ou l'orgasme
laissez-moi partir
je ne demande pas grand'chose
et même pas de me taire
juste une main plus légère
un corps vrai
et des histoires pour nous sentir un peu moins seuls
qu'en dites-vous ?